

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

La Vie est belle de Roberto Benigni

Myriame El Yamani

Volume 17, numéro 3, automne 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/59545ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Yamani, M. (1998). *La Vie est belle* de Roberto Benigni. *Ciné-Bulles*, 17(3), 55-56.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

toute attente, il aura besoin de l'aide d'un «faible» pour échapper au pire.

On ne saurait nier que **le Royaume II** est un film de haut niveau qui s'avère finalement supérieur au **Royaume I**, en raison de la profondeur des thèmes qu'il met en relief et de son écriture foisonnante. Il importe de souligner que von Trier s'impose comme un digne héritier de Louis Feuillade (**Fantômas**, 1914; **les Vampires**, 1916; **Judex**, 1917): celui-ci maniait l'art du feuilleton cinématographique comme pas un. Cependant, reconnaissons que Feuillade réalisait de purs divertissements, exempts de toute ambition métaphysique. Pour sa part, von Trier traite de grandes questions existentielles sur un mode accessible, résolument moderne. Voilà pourquoi son cinéma s'apparente également à celui de Raoul Ruiz. En outre, Lars von Trier peut réconcilier l'amateur de sensations fortes, le cinéphile le plus exigeant et le simple spectateur. À quand la présentation du **Royaume III**? ■

La Vie est belle

de Roberto Benigni

par Myriame El Yamani

Italie 1938. Guido (Roberto Benigni, toujours aussi irrésistible) est amoureux de Dora (Nicoletta Braschi), mais elle est promise à un bureaucrate fasciste. Comme dans les contes de fées, Guido l'enlève le jour de ses fiançailles, à l'aide d'un cheval tout peinturé de vert. Quelques années plus tard, ils ont un fils, Giosué. Mais les lois racistes entrent en vigueur



La Vie est belle

35 mm / coul. / 115 min /
1998 / fict. / Italie

Réal.: Roberto Benigni
Scén.: Vincenzo Cerami et
Roberto Benigni
Image: Mario Cotone
Mont.: Simona Paggi
Prod.: Elda Ferri
Dist.: Alliance Vivafilm
Int.: Roberto Benigni,
Nicoletta Braschi, Giorgio
Cantarini, Giustino
Durano, Segio Bustric,
Marisa Paredes

en Italie et Guido et son fils seront déportés. C'est alors que commence véritablement la fable. Au lieu de montrer l'innommable, Guido inventera un jeu à l'intérieur du camp de concentration dont le grand prix sera un char d'assaut. On compte les points, on se cache, on accepte d'avoir faim, on se tait, car la récompense doit être merveilleuse.

Qui aurait cru cela possible? Parler de la Shoah comme d'un jeu, alors que les 50 dernières années n'auront été, en Europe du moins, que non-dit et silence, déni et réfutation par les négationnistes, relève de la gageure. Le pari de ce cinéaste est pourtant gagné (il a raflé le Grand Prix du jury à Cannes cette année). C'est un film burlesque à la Charlie Chaplin (comme le **Dictateur**) dont on sort avec un malaise par les questions qu'il nous pose et qu'on finit par aimer de plus en plus avec le temps.

L'humour peut-il venir à la rescousse d'une des plus grandes atrocités de notre siècle? Sommes-nous du côté de l'engagement et de la confrontation de la réalité ou de la complaisance et des compromis face à cette même réalité? Voilà ce que Benigni nous oblige à examiner, seul face à notre conscience individuelle et à notre responsabilité collective. Toute la première partie prend la forme d'un conte et présente les ingrédients du merveilleux. Images d'un village ensoleillé et insouciant, où il est normal de voir une femme ravissante tomber littéralement du ciel dans les bras d'un homme maigrichon et sans atours (Dora sautait d'une grange pour échapper à un nid de guêpes), avant que l'horreur ne survienne. Les rencontres ne sont jamais fortuites dans un conte, alors Guido recommencera en tombant à vélo devant sa belle princesse.

Rien ne peut altérer le bonheur que Guido réussit à créer avec son fils et sa femme, ni les inscriptions antisémites sur la devanture de sa librairie, ni les convocations au bureau de la Gestapo. Ce Juif parfaitement intégré à la société italienne ne fait pas de politique, mais il ne fait pas non plus comme s'il ignorait ce qui se passe. C'est de cette manière que Guido amènera le jeu de piste dans le camp de concentration pour sauver son fils de l'enfer et par amour pour sa femme. «Rire nous sauve, nous aide à ne pas être réduit en miettes, à ne pas être écrasés comme des brindilles», dira Benigni pour expliquer son parti pris.

Car la résistance à l'horreur, si elle n'est pas toujours faite d'éclats, peut encore se conjuguer avec la dérision. C'est avec beaucoup de tact et aussi d'amour, pourrait-on dire, que ce cinéaste nous montre l'autre côté des choses de la vie et nous redonne espoir dans la compréhension de l'Histoire. Pour aimer, il faut du courage, même, et surtout, si la peur d'être amoureux nous tenaille. **La Vie est belle** est un film extraordinairement courageux et mérite d'être applaudi. ■

Your Friends & Neighbors

de Neil LaBute

par Charles-Stéphane Roy

Jn **the Company of Men** (1996), première infraction politiquement incorrecte du cinéaste Neil LaBute, eut le mérite d'injecter une bonne dose de toxines dans l'air apparemment pur du cinéma indépendant américain. Théâtre de la cruauté au climat fortement chargé de testostérone, ce film sur la rancune divisa la critique, inconfortablement partagée entre un jeune auteur talentueux et un récit d'un pathétisme grinçant. LaBute récidive avec **Your Friends & Neighbors**, une analyse incisive sur le désir, la vanité et — incidemment — le mensonge.

Six personnages s'affrontent dans l'arène de leur amitié et de leur intimité, en égratignant au passage bien des valeurs morales. Deux couples éclateront: celui de Barry (Aaron Eckhart) et de Mary (Amy Brenneman), puis celui de Jerry (Ben Stiller) et de Terri (Catherine Keener). Leurs incompatibilités sexuelles les pousseront — sans grand succès — dans le lit de divers partenaires, qu'ils quitteront presque aussitôt. Cary (Jason Patric) et Cheri (Nastassja Kinski) viennent compléter ce groupe d'amis mal en point, miroirs déformants des travers des autres protagonistes. En fait, les relations les plus harmonieuses deviennent, dans l'univers de